

## IDÉES



JOSHUA LOTT AFP

Expression des voix conservatrices dissidentes, le Tea Party a le vent dans les voiles pour troubler les élections de la semaine prochaine.

Élections de mi-mandat

## Le Tea Party, un trait de culture américaine

HUBERT VILLENEUVE

Doctorant en histoire à l'Université McGill

YOLANDE COHEN

Professeure d'histoire à l'UQAM

**A** lors que la campagne des élections de mi-mandat aux États-Unis entre dans sa phase finale, l'émergence du phénomène Tea Party dans la rue et dans les urnes déconcerte nombre d'observateurs. Tour à tour démonisés comme représentant de l'extrême droite religieuse et bigote, comme un phénomène résultant de la crise économique et du taux de chômage de 10 % qui l'accompagne, ou plus simplement encore comme une excoissance populiste et radicalisée du Parti républicain, le Tea Party et sa principale figure de proue, Sarah Palin, surprennent par la vigueur de leur campagne et le succès des candidats qu'ils appuient contre ceux des grands partis établis.

Ces derniers pensaient pouvoir compter sans Sarah Palin et ses alliés, mais ont dû rapidement déchanter. Si ses interventions lors de la campagne présidentielle sur nombre de sujets ont démontré une ignorance et une incohérence manifestes, elles semblent aujourd'hui exprimer le zeitgeist (état d'esprit) d'une partie de la population américaine, anxieuse de trouver des réponses simples à des problèmes complexes.

Comment alors interpréter ce phénomène, incarné par des figures complètement nouvelles dans le paysage politique américain, mais dont l'histoire semble pourtant bien ancrée dans les traditions de ce pays? Car il est facile d'exagérer l'ampleur et l'impact du Tea Party en l'envisageant comme une façon inédite et irrationnelle de faire de la politique. Les données factuelles témoignent d'une tout autre réalité.

### Peur du changement

Tout d'abord, le Tea Party s'inscrit dans la continuité historique du conservatisme américain. Les «Tea Partiers» sont essentiellement des Blancs, majoritairement républicains et conservateurs, quoique minoritaires dans l'ensemble de l'électorat et au sein de l'électorat républicain lui-même (Lydia Saad, *Tea Partiers are Fairly Mainstream in their Demographics*, Gallup, 5 avril 2010; Robert P. Jones et Daniel Cox, *Religion and the Tea Party in the 2010 Election*, Public Religion Research Institute, octobre 2010).

Ils ne présentent pas de différences fondamentales par rapport à l'ensemble des Américains quant aux indicateurs socio-économiques, à leur degré de scolarité et même à leur répartition selon le sexe, attirant un nombre de femmes dans

une proportion semblable à la moyenne nationale (même si elles paraissent plus nombreuses qu'avant à briguer des sièges). Nous avons donc affaire à une minorité active, de droite, qui exprime haut et fort la peur du changement d'une partie des classes moyennes qui ont peur d'être déclassées à la suite de la crise économique.

Il est intéressant de noter que la plupart d'entre eux se présentent comme de simples citoyens, qui en sont à leur première participation en politique. Quoique le Tea Party ait certes attiré dans son sillage le soutien de groupuscules radicaux, nous sommes tout de même loin ici de cette vaste et dangereuse cabale protofasciste d'arrières menaçant la démocratie américaine que l'on présente souvent en se référant à eux.

### Diverses tendances

Par ailleurs, le Tea Party, comme beaucoup de regroupements *ad hoc*, est un mouvement de protestation qui n'est pas idéologiquement homogène. À l'instar de la droite américaine, il reflète la convergence de diverses tendances dont la cohabitation s'articule autour d'intérêts et, surtout, d'antagonismes communs. Ces antagonismes, quoique très généraux, n'en sont pas moins identifiables et situent le Tea Party non pas en rupture, mais dans la continuité des mouvements conservateurs qui, aux États-Unis, prennent la parole par le truchement de coalitions hétérogènes rassemblées autour de dogmes établis.

Ainsi, l'antiétatisme du Tea Party, cette méfiance séculaire envers l'extension des prérogatives de l'État, et plus généralement envers l'emprise réelle ou appréhendée de tout pouvoir bureaucratique sur les libertés individuelles, a trouvé dans la contestation du plan de sauvetage financier du président Obama son expression la plus achevée.

Corollaire de cette affirmation des prérogatives des individus par rapport à l'État, vivace depuis l'époque coloniale et partagée parfois même par la gauche américaine, l'antiétatisme est la matrice doctrinale du Tea Party, bien davantage que le conservatisme moral ou religieux auquel adhèrent pourtant plus de la moitié des Tea Partiers. Prédominant donc largement dans la rhétorique des Tea Partiers les thèmes de la lutte contre la bureaucratisme, la préoccupation pour le déficit (abyssal) de l'État fédéral, de même que l'opposition à l'extension des pouvoirs de celui-ci dans la sphère sociale et économique.

### Anti-intellectualisme

Grand cas est fait du populisme du Tea Party, lequel tente d'opposer le sens commun de l'humble citoyen et de celui des élites. Cette colère n'est toutefois pas uniformément dirigée

contre l'establishment, comme on a pu le dire. Elle vise beaucoup moins Wall Street et les élites économiques que la classe politique de Washington, et surtout les élites intellectuelles, vues comme déconnectées des préoccupations des humbles citoyens. L'anti-intellectualisme, lui aussi l'une des constantes les plus durables de la culture américaine («older than our national identity», comme disait l'historien Richard Hofstadter), se retrouve aisément dans la rhétorique d'une Sarah Palin ou d'un Glenn Beck. Ces derniers se comparent aisément, plus d'un demi-siècle après, à un Barry Goldwater, critique violent des libéraux qui ne comprennent pas que «the answers to America's problems are simple».

### Trait de culture

Le Tea Party, comme son nom l'indique, veut aussi renouer avec les mythes fondateurs du nationalisme américain. Il se réfère à un âge d'or imprécis, principalement à l'idéal jeffersonien des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, celui de l'État minimal, du libéralisme classique, mais aussi de la foi dans les vertus du peuple, héritée de la Révolution et de l'esprit de frontière. Depuis deux siècles, cette conception civique de la nation coexiste en Amérique avec une autre conception plus ethnique de la nation, qu'incarnent aussi les Tea Partiers, avec leurs nombreuses positions musclées sur l'immigration et leur rejet du cosmopolitisme libéral. Qu'il ait réellement existé ou non, c'est d'un monde façonné par ces idéaux dont les Tea Partiers se sentent privés, alimentant ce message d'aliénation, du pays «à reconquérir» qui leur est typique.

Ce sentiment avait été saisi par Daniel Bell, qui qualifiait dès 1962 de «dispossessed» les militants de la droite populiste, alors en ébullition. Ces derniers, tout comme les Tea Partiers aujourd'hui, étaient déçus de huit ans de présidence républicaine sous Eisenhower, en laquelle ils avaient investi nombre d'espoirs. Tout comme celle d'Obama en 2008, l'élection de John F. Kennedy en 1960 leur permit de libérer une colère longuement contenue. Pendant quelques années, cette «radical right» qui s'incarnait dans des organisations comme la John Birch Society, fit les manchettes, jusqu'à ce que le mouvement finisse par s'épuiser graduellement. Aujourd'hui, à la faveur du désarroi ressenti par de nombreux Américains, le Tea Party reprend le flambeau de la contestation!

Expression des voix conservatrices dissidentes, le Tea Party a le vent dans les voiles pour troubler les élections de la semaine prochaine. Mais quelle qu'en soit l'issue, ces traits constitutifs du conservatisme américain ne disparaîtront pas de sitôt: ils forment un élément durable de la culture américaine.

## La meute est lâchée



LISE PAYETTE

**L**is s'y mettent à plusieurs. Chacun étale ses états d'âme sans pudeur. Quand ils affirment qu'ils n'interviennent dans le débat que pour favoriser l'avancement de la souveraineté du Québec, ça fait sourire. Leur jupon dérape. Si près du but qui s'appelle la prochaine élection, les voilà qui reprennent du service alors que personne ne leur a rien demandé. Ils placent celle qui livre bataille sur le terrain dans l'embaras et s'agitent comme des vampires qui ont senti l'odeur du sang.

Pauline Marois a appris depuis longtemps à naviguer à vue dans ce parti qui remet tout en question chaque fois que quelqu'un respire. Elle a toujours su que sa marge de manœuvre n'était pas très large et elle s'est beaucoup appliquée à mériter le poste pour lequel on l'a suppliée de revenir. Elle a fait preuve d'une immense patience, mais aussi d'une solidarité parfois admirable.

Je ne sais pas si elle a vu venir la meute qui est à ses trousses. La chasse est ouverte officiellement depuis mercredi soir, quand Jacques Parizeau a joint sa voix (et celle de sa députée préférée) aux autres, comme celles de Bernard Landry et de Lucien Bouchard qui hurlaient dans les bois d'un côté, et celles de Joseph Facal et de François Legault qui murmuraient dans des réunions secrètes. Pour le moment, ils sont cinq. Mais ce chiffre va grossir, car la meute attire la meute.

Dans cette chasse ouverte, le non-dit est plus important que le dit. Au fond, quelle est la ritournelle qu'ils chantent tous en chœur? Ils expriment leur doute quant à la volonté de madame Marois de mener le peuple du Québec à l'indépendance. Ça, c'est le motif officiel. Ce qu'ils ne disent pas avec des mots, c'est plutôt: «de quel droit cette femme réussirait-elle ce que nous n'avons pas réussi nous-mêmes?» Tant et aussi longtemps qu'elle faisait marcher la maison, qu'elle veillait à ce que la soupe soit chaude, qu'elle faisait le ménage dans le parti, pas de problème, mais il serait temps qu'elle passe les responsabilités à quelqu'un de vraiment qualifié maintenant. Il ne faudrait pas qu'elle commence à s'imaginer qu'elle pourrait passer à l'Histoire là où nous avons échoué; ça, c'est une autre paire de manches.

Is sont tous prêts à revenir. Tous ces hommes, dont l'ego n'a pas supporté la remise en question de leur compétence, sont prêts à sauter dans l'arène pour montrer à madame Marois comment il faut faire. Ils essaient de démontrer qu'elle n'a pas les rênes bien en main et ils vont essayer de prouver que quelqu'un d'autre avec plus de charisme (comme eux sans doute), plus de poigne, plus de détermination ferait bien mieux qu'elle dans les sondages.

J'ai honte pour la meute. À leur place, je n'oserais même pas me montrer la face pendant un bon moment. René Lévesque détestait son parti parce qu'il le connaissait bien. Je sais aussi que les autres partis ne sont pas mieux. Ce que je sais surtout, c'est que l'égalité des femmes en politique est une illusion d'optique, une illusion que Jean Charest a bien comprise et dont il s'est servi en établissant la parité dans son Conseil des ministres. Il m'arrive de penser qu'il donne ainsi, sans s'attendre, les dossiers pourris aux femmes de son équipe et les planques sympathiques aux hommes qui gravitent autour de lui.

Au Parti québécois, on assassine les chefs. On aurait pu espérer que madame Marois serait l'exception parce qu'elle est arrivée là où elle est par la longue route. Personne ne lui a jamais fait de cadeaux pour rien. Elle n'a jamais demandé de traitement de faveur et tout le monde sait qu'elle a travaillé huit jours par semaine depuis qu'elle est en politique. Un jour, elle a décidé calmement que «le cœur n'y était plus» et elle est rentrée chez elle s'occuper de sa famille et de son jardin. Quand l'épisode Boisclair a été terminé, on l'a suppliée de revenir. Elle a posé ses conditions, mais ce sont ces conditions qu'on remet en question aujourd'hui d'une certaine façon.

Ça va décourager les femmes de la politique. Avec raison. À moins que madame Marois ne sauve sa peau, ce qu'elle peut réussir à faire si elle le veut vraiment, sa peau qu'on se dispute déjà sur la place publique. Si elle y arrive, elle devra expliquer aux autres femmes comment elle a affronté la meute et surtout comment elle pourra éviter la rancœur qui ne manquera pas de la faire se questionner sur ce qu'elle fait dans cette galère.

Pour ma part, je demande à la meute de présenter des excuses à Pauline Marois. Ça n'effacera pas tout, mais ils auront davantage l'air de gentlemen que l'image qu'ils nous donnent à voir depuis quelques jours.

### L'ÉQUIPE DU DEVOIR

RÉDACTION Information générale et métropolitaine : Gérard Dallaire (adjoint au directeur de l'information), Marie-Andrée Chouinard (éditorialiste, responsable de la page Idées), Marco Bélair Cirino (général), Jeanne Corriveau (affaires municipales), Fabien Deglise (consommation), Jean Dion (sports), Louis-Gilles Francoeur (environnement), Lisa-Marie Gervais (éducation), Pauline Gravel (sciences), Brian Myles (justice et faits de société), Louise-Maude Rioux Soucy (santé), Philippe Papineau (pupitre) ; information politique : Michel David (chroniqueur), Hélène Buzzetti et Guillaume Bourgault-Côté (correspondants parlementaires à Ottawa), Antoine Robitaille et Robert Dutrisac (correspondants parlementaires à Québec), Alec Castonguay et Kathleen Lévesque (reporter) ; information culturelle : Michel Bélair (théâtre et cahier Culture), Stéphane Baillargeon (médias), Frédérique Doyon (reporter), Caroline Montpetit (livres), Isabelle Paré (reporter), Odile Tremblay (cinéma), Paul Bennett (pupitre cahiers spéciaux et culturels du week-end), Julie Carpentier (pupitre) ; information économique : Gérard Bérubé (adjoint au directeur de l'information), François Desjardins (reporter), Éric Desrosiers (reporter), Alexandre Shields (reporter), Dominique Remy (pupitre) ; information internationale : Serge Truffaut (éditorialiste), Claude Lévesque (reporter), Jean-Pierre Legault (pupitre international, page éditoriale et cahier Perspectives) ; Diane Précourt (responsable des pages thématiques) ; Jacques Grenier et Jacques Nadeau (photographes) ; Michel Garneau (caricaturiste) ; Andréanne Bédard, Michèle Malenfant et Christine Dumazel (correctrices) ; Paul Cauchon et Benoit Münzer (responsables du site Internet), Jean-Jacques Coulombe et Émilie Folié-Boivin (commis Internet) ; Amélie Gaudreau (secrétaire à la rédaction) ; David Dumouchel et Étienne Plamondon-Emond (commis à la rédaction). DOCUMENTATION Gilles Paré (directeur), Manon Derome (Montréal), Monique Bhérier (Ottawa). PUBLICITÉ Sylvain Grimard (directeur adjoint), Jean de Billy, Jennifer Boily-Demers, Jean-François Bossé, Marlène Côté, Stéphanie Déziel, Véronique Langlois, Amélie Maltais, Maria M. Motta, Claire Paquet, Elyssa Porlier, Chantal Rainville, Isabelle Sanchez, Nadia Sebaï (publicitaires), Sylvie Laporte, Martine Bérubé (secrétaire). PRODUCTION Christian Goulet (directeur de production), Olivier Zuida (directeur adjoint), Michel Bernatchez, Danielle Cantara, Richard Des Cormiers, Donald Filion, Yannick Morin, Nathalie Zemaitis. INFORMATIQUE Yanick Martel (administrateur Web), Hansel Matthews (technicien informatique). PROMOTION, DISTRIBUTION ET TIRAGE Sonia Chamberland (en remplacement de Caroline Simard) (responsable service à la clientèle), Nancy Beaulieu, Manon Blanchette, Nathalie Filion, Marie-Lune Houde-Brisebois ; Jean-Robert Divers (responsable promotion). ADMINISTRATION Stéphane Roger (contrôleur), Olena Bilyakova (responsable des services comptables), Claudette Béliveau (adjointe administrative), Céline Furoy, Ghislaine Lafleur, Claudine Chevrier, Véronique Page, Monique Proteau.